

CHAPITRE I

L

A NATION « ARC-EN-CIEL »,
ENTRE MIRAGE ET RÉALITÉ

IDENTITÉS ET TENSIONS RACIALES

I **Jonathan Jansen** est le premier recteur de l'université de l'État-Libre (University of Free State, UFS), à Bloemfontein dans le centre de l'Afrique du Sud, qui ne soit pas blanc. Fils d'un pasteur métis du Cap, cet ancien professeur de biologie, doté d'un doctorat en éducation de l'université de Cleveland aux États-Unis, est un expert dans le domaine de l'éducation et de la transformation raciale (expression utilisée en Afrique du Sud pour parler de la transition vers une société où chaque composante ethnique serait représentée en fonction de son poids démographique, au lieu d'être dominée par les Blancs comme dans le passé). Jansen, qui se revendique comme « noir » et non métis (une sous-catégorie inventée par le régime d'apartheid pour mieux diviser la population), a mis en place dans son université un programme pilote d'intégration raciale.

14

Auteur de plusieurs livres (*Knowledge in the Blood*, *We need to talk*, *We need to act*), cet orateur passionné est l'une des grandes voix intellectuelles du pays. Il publie régulièrement des chroniques dans les journaux pour dénoncer les entraves à la réconciliation et encourager les Sud-Africains à participer aux changements. Malgré la persistance des tensions raciales, le pays « arc-en-ciel » rêvé par Desmond Tutu et Nelson Mandela commence à devenir une réalité au sein de la jeunesse urbaine éduquée. Ces jeunes se découvrent une identité commune, qui n'a jamais existé dans l'histoire tourmentée de leur pays où, plus que nulle part ailleurs, le sort des habitants était, et reste encore dans une large mesure, déterminé par la couleur de leur peau.

La politique de réconciliation raciale menée par Nelson Mandela a-t-elle été couronnée de succès ?

Quoi qu'en disent les nationalistes noirs qui pensent que Mandela a sacrifié la justice sociale sur l'autel de la réconciliation, je pense qu'on peut parler d'un réel succès. Il ne faut pas oublier que l'Afrique du Sud était proche d'un bain de sang avant les premières élections libres en 1994. Entre 1990 et 1994, les affrontements politiques dans les *townships* et les attentats de l'extrême droite ont fait plus de morts que pendant les quatre décennies du régime d'apartheid. La priorité était de calmer les esprits et de rassurer les investisseurs étrangers. Mandela a réussi un coup de maître, lors du match de la finale de la Coupe du monde de rugby en 1995 (en revêtant le maillot des Springboks, l'équipe sud-africaine honnie par les Noirs). On a évité l'incendie. Mais dans le long terme, seule une meilleure éducation des Noirs – la médiocrité des écoles des *townships* est effrayante – et une plus forte croissance économique pourront garantir une vraie réconciliation. Si les jeunes Noirs n'ont aucun espoir d'intégration dans la société, on parlera des mêmes problèmes dans vingt ans.

15

La Commission de vérité et réconciliation (Truth and Reconciliation Commission, TRC), présidée par l'archevêque Desmond Tutu, a entendu les victimes et les tortionnaires du régime d'apartheid de 1996 à 1998. A-t-elle joué son rôle dans le domaine de la réconciliation ?

Les gens se sont fait des illusions. Ils pensaient que, d'un coup de baguette magique, on allait s'aimer les uns les autres. Le but de la TRC était d'endiguer la colère des Noirs et d'éviter des actes de vengeance. Avec le peu de temps et de ressources dont elle disposait, elle est parvenue à calmer les esprits. Mais,

après la clôture de ses travaux, les leaders politiques, religieux et de la société civile n'ont pas poursuivi le travail de réconciliation. Comme les Allemands après la Seconde Guerre mondiale, les Blancs ne veulent pas qu'on leur rappelle qu'ils ont participé – ou que leurs parents ont participé – à des atrocités. On peut les comprendre, mais cela n'aide pas : il faut regarder le passé pour construire l'avenir. La Commission espérait aussi que les leaders du régime d'apartheid viendraient faire amende honorable. C'était une approche naïve : personne n'admet sa culpabilité de manière volontaire. Les Allemands ne l'ont fait que sous une énorme pression internationale.

Comment se passe l'intégration raciale à l'UFS (University of Free State), un ancien bastion du conservatisme afrikaner ?

Nous avons fait des progrès énormes. Un vieil homme m'a dit récemment : « Merci de me rendre la fierté d'être un ex-Kovsie ! [le surnom des étudiants de l'UFS] » Cela dit, il y a des journées très difficiles. Curieusement, les journaux de langue afrikaans voudraient que l'UFS reste un bastion ethnique. Ils n'admettent pas qu'une institution publique puisse être accessible à tous. Sous l'apartheid, tous les cours étaient donnés en afrikaans et les bâtiments étaient nommés en l'honneur de suprématistes blancs. Certains Afrikaners auraient voulu que rien ne change. Comme ils ont perdu le pouvoir politique, ils se raccrochent à leurs écoles et à leurs églises. Mais leur position est intenable dans une démocratie. Notre université se doit d'être à l'avant-garde de la société.

Je suis fier que la nôtre ait changé plus vite que les autres universités en « afrikaans » (Stellenbosch, Potchefstroom), qui ont utilisé la barrière de la langue pour garder une majorité

d'étudiants blancs. Chez nous, les cours sont donnés en afrikaans et en anglais, et le nombre des étudiants noirs augmente plus vite que celui des étudiants blancs. Le capitaine de notre équipe de rugby est un Noir. Un étudiant blanc a été élu comme représentant d'une de nos résidences à majorité noire. Il y a même des étudiants qui ont des partenaires intimes d'une autre couleur. Cela dit, on relève encore parfois des incidents. Début 2014, deux étudiants blancs, complètement saouls, ont tenté d'écraser un étudiant noir, puis l'ont rossé. Mais, par la suite, il est apparu qu'il ne s'agissait pas d'une agression raciste. La victime n'était pas crédible et les deux étudiants ont été acquittés. Ce qui est remarquable, c'est que cet incident n'a pas enflammé les esprits à l'université. Cela prouve qu'on a fait beaucoup de chemin.

17

Certains jeunes Afrikaners sont pourtant encore très racistes ?

Oui, mais c'est une minorité. Le racisme est alimenté par un sens de victimisation des deux côtés. Pendant les deux guerres des Boers (1880-1881 et 1899-1902), les Afrikaners ont été victimes des Anglais : à Bloemfontein, on peut voir les vestiges d'un camp de concentration datant de 1900 (26 300 femmes et enfants sont morts dans ces camps). L'histoire est encore très présente dans les esprits. Maintenant, les Blancs se sentent victimes des quotas d'entrée dans les facultés de médecine, dans le sport, dans l'accès à l'emploi, même si, dans l'ensemble, ils sont toujours bien plus privilégiés que la majorité des Noirs. De leur côté, ces derniers – quand je parle des Noirs, j'inclus aussi les Indiens et les métis – pensent qu'ils sont toujours désavantagés parce qu'ils ne contrôlent pas l'économie. Ce n'est pas facile de favoriser le changement quand tout le monde pense qu'il est victime de l'autre.